



HAL
open science

La fabrication de l'ennemi “ héréditaire ” allemand (de 1815 à 1914)

Laurent Dornel

► **To cite this version:**

Laurent Dornel. La fabrication de l'ennemi “ héréditaire ” allemand (de 1815 à 1914). Entre traces mémorielles et marques corporelles. Regards sur l'ennemi de l'Antiquité à nos jours 2014, Presses de l'université Blaise Pascal, pp.107-121, 2014, 978-2-84516-678-3. hal-01772786

HAL Id: hal-01772786

<https://hal.science/hal-01772786>

Submitted on 28 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« La fabrication de l'ennemi « héréditaire » allemand (de 1815 à la Première Guerre mondiale) », dans Jean-Claude Caron, Laurent Lamoine et Natividad Planas (dir), *Entre traces mémorielles et marques corporelles. Regards sur l'ennemi de l'Antiquité à nos jours*, Presses de l'Université Blaise Pascal, 2014, p.107-121.

La fabrication de l'ennemi « héréditaire » allemand (1815-1914)

Laurent DORNEL¹

Parmi les peuples érigés en ennemis récurrents, les Allemands ont longtemps été les plus chers, mais aussi les plus proches et les plus familiers. L'ennemi² d'élection dont il s'agit ici est un ennemi familier, plutôt bien connu, il est cet étranger proche qu'analyse Georg Simmel. Il est le rival, ce terme étant à prendre au sens étymologique : les rivaux sont ceux qui s'abreuvent à la même source, le Rhin constituant en l'occurrence le lieu de prédilection de la rivalité. La rivalité et bien sûr les conflits entre ces deux nations ont fini par produire une mémoire de l'ennemi, une mémoire longue qui repose sur plusieurs figures et qui s'est transmise jusqu'à nos jours, en s'estompant et en se pacifiant. Avant les « Boches », il y eut donc les Prussiens dont les exactions réelles ou supposées ont été versées dans la mémoire collective³ voire nationale d'un ennemi présenté comme héréditaire, une mémoire dont l'opinion commune fixe l'origine en 1870. Pourtant, une première expérience de l'ennemi « allemand » avait eu lieu à la suite de la défaite de Napoléon et des occupations qui s'ensuivirent. C'est cette construction que nous analysons ici, à partir d'une mise en perspective des deux défaites suivies de deux occupations de la France en 1815-1818 et 1870-1873. Deux moments, et le paradoxe n'est pas des moindres, relativement oubliés par la mémoire collective nationale et négligés par les historiens⁴. Il s'agit pourtant, notamment dans le premier cas, d'un « événement capital y compris pour les régions qui n'ont pas été envahies.

1. Maître de conférences en histoire contemporaine, Université de Pau et des Pays de l'Adour-ITEM (EA 3002)

2. Sur la figure de l'ennemi, on pourra consulter les numéros spéciaux des revues *Raisons politiques* (2002/1, n°65) et *Sociétés* (2003/2).

3. La place manque ici pour préciser le cadre épistémologique de cette étude. Sur la question de la mémoire collective, on renvoie bien sûr aux travaux fondateurs de Maurice Halbwachs, *La Mémoire collective*, Paris, 1997 ; sur les rapports entre histoire et mémoire, la bibliographie est vaste. On consultera Philippe Joutard : « Mémoire collective », dans Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia & Nicolas Offenstadt, *Historiographies, II, Concepts et débats*, Paris, 2010, p.779-791. Beaucoup d'éléments de réflexion chez Jean-Clément Martin, « Histoire, mémoire et oubli. Pour un autre régime d'historicité », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 47-4, oct.-déc. 2000, p.783-804. Voir aussi Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, 1988 ; Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, 2000.

4. Sur ces occupations, relativement peu d'études ont été publiées. Pour celles de 1814 et 1815, on consultera en priorité la thèse de Jacques Hantraye, *La société française et la guerre : les invasions et les occupations étrangères en Seine-et-Oise (1814-1816)*, 2 vol., Université Paris I, 2001. Ce travail a fait l'objet d'une publication : Les cosaques aux Champs-Élysées : l'occupation de la France après la chute de Napoléon, Paris, 2005. Voir également Thomas D.Veve, *The Duke of Wellington and the British Army of Occupation in France, 1815-1818*, Wesport (Connecticut), 1992. On trouvera également des éléments dans Claudine Pierre, « Le souvenir de l'occupation dans les territoires libérés : le rejet durable de l'Allemand », in François Cochet (dir.), *Les occupations en Champagne-Ardenne : 1814-1944*, Reims, 1996, p.165-182. Pour l'occupation qui suit la guerre de 1870, cf. Stéphane Audoin-Rouzeau, *1870, La France dans la guerre*, Paris, 1989 et François Roth, *La guerre de 1870*, Paris, 1990. Pour les enjeux mémoriels liés à la guerre de 1870, Bénédicte Graillès, *De la défaite à l'Union sacrée ou les chemins du consentement. Hommages publics et commémorations de 1870 à 1914*, thèse de l'Université de Lille III, 2000, et aussi Karine Varley, *Under the Shadow of Defeat. The War of 1870-71 in French Memory*, Basingstoke, 2009.

Dans les départements victimes de l'invasion pèsent les souvenirs, les récits vécus ; dans ceux qui ont été épargnés, comme la Dordogne, on a affaire à des fantômes »⁵. Au lendemain de la défaite de Waterloo, une soixantaine de départements français sont occupés par plus d'un million de soldats étrangers⁶, dont plus de 300 000 Prussiens. Lors de la guerre de 1870, une grosse trentaine de départements ont été temporairement occupés par 800 000 Prussiens, dont une huitaine jusqu'en 1873. Dans les deux cas, l'occupation s'accompagne de pillages, de violences contre les populations civiles, de réquisitions, etc.

Ce constat a nourri un premier questionnement : trouve-t-on, en 1870, dans les départements à nouveau occupés, des traces mémorielles de l'occupation de 1815 ? Y a-t-il une mémoire de l'ennemi, plus spécifiquement de l'ennemi prussien et allemand ? Mais ces premières questions en ont immédiatement suscité d'autres : la guerre franco-prussienne doit-elle vraiment être prise comme le point de départ obligé de cette construction mémorielle ? Comment la figure de l'ennemi, qui se définit et s'actualise pendant la guerre, qui sans doute aussi recompose des figures plus anciennes de l'ennemi, survit-elle en temps de paix ? Finalement, le questionnement conduit à tenter une généalogie de la figure de l'ennemi prussien ou allemand, à inscrire la mémoire de ce dernier dans la longue durée, en commençant l'enquête à l'aube du XIX^e siècle. L'ambition est donc de questionner la construction de la mémoire de l'ennemi prussien, ses transformations et ses recompositions, mais aussi, le partage de cette mémoire, plus particulièrement dans les milieux populaires.

LA MEMOIRE DE L'OCCUPATION DE 1815-1818

Une expérience collective traumatisante et structurante

Jacques Hantraye, dans sa thèse, a montré à quel point cette occupation a joué un rôle important pour la masse des Français pour qui elle a été « un puissant vecteur de connaissance de l'Autre. C'est par la guerre qu'une société entière est entrée en contact avec les peuples d'Europe »⁷. Il semble aussi que cette occupation ait donné lieu à une mémoire historique spécifique, chez Quinet par exemple, mais également chez les historiens de la III^e République, comme Sébastien Charléty, qui, dans le tome IV de *l'Histoire de France contemporaine* dirigée par Ernest Lavisse, fait une petite place à cette occupation⁸. L'épisode de l'occupation donne lieu aussi à une mémoire sociale, puisqu'elle se perpétue probablement dans le souvenir des centaines de rixes qui ont opposé alors les populations françaises et les soldats étrangers. Ces rixes, qui ont joué un rôle non négligeable dans la cristallisation et le développement d'un sentiment

5. Alain Corbin, *Historien du sensible. Entretiens avec Gilles Heuré*, Paris, 2002, p.85. Alain Corbin, dans *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot*, Paris, 1996, a tenté de reconstituer ce qu'aurait pu être la mémoire des invasions de 1815 pour le commun des mortels d'une partie du Perche traversée par les armées prussiennes .

6. 126 000 Anglo-Hollandais, 250 000 Russes, 310 000 Prussiens et autant d'Autrichiens, mais aussi 60 000 Bavares, des Badois, des Wurtembergeois, etc. Sur ce point, André Jardin et André-Jean Tudesq, *La France des notables (1815-1848)*, Paris, 1973, vol. 1 : *L'évolution générale*, p. 31.

7. *Op.cit.*, p.4.

8. Paris, 1921, p.76.

national, se sont multipliées à mesure que l'occupation se pérennisait⁹. Face à l'ennemi, un « nous » dépassant l'horizon du clocher villageois s'est affirmé, un « nous » d'autant mieux structuré que l'ennemi était clairement identifié, s'incarnant dans deux figures plus prégnantes : le Cosaque et le Prussien. Mais, dans la mémoire collective, le premier a progressivement laissé la place au second.

Du Cosaque au Prussien

Les invasions de 1814 et 1815 ont réveillé, selon Hantraye, « le souvenir des conflits précédents », faisant notamment resurgir la figure de l'ennemi anglais. Mais le Cosaque et le Prussien, s'ils ne chassent pas l'Anglais, le supplantent progressivement parce que la haine qui s'est manifestée contre eux a enraciné durablement le ressentiment collectif. Cette haine vise tant les Prussiens que les Cosaques et fait de ces derniers les objets d'une véritable construction mémorielle, à la fois savante et populaire.

Alors qu'au XVIII^e siècle, la figure du Cosaque est plutôt neutre voire positive, au siècle suivant elle se charge de multiples connotations négatives qui renvoient plus précisément à la barbarie et donc à l'idée d'une « humanité différente ». Une littérature abondante dans les années 1810 popularise l'image du Cosaque sauvage, cruel, prolongée dans les années suivantes, ainsi dans les *Chansons* de Béranger¹⁰. Les Cosaques sont l'objet de nombreuses caricatures (« éventreurs d'enfants » par exemple), de stéréotypes (odeur particulière qui les range du côté de l'animal), ou encore décrits comme des anthropophages ou des « barbares du Nord »¹¹. Bref, la figure de l'ennemi se coule dans une figure plus générale, celle du monstre. L'usage du concept de barbarie permet de (dis)qualifier l'adversaire, l'excluant ainsi de l'humanité.

La mémoire de l'ennemi s'enracine donc dans des structures psycho-sociales anthropologiques, dans l'opposition eux/nous, barbares/hommes, qui formerait une sorte d'invariant structurel. Comme l'a souligné Françoise Héritier, il s'agit de déshumaniser l'adversaire de façon à créer les conditions psychologiques permettant de le tuer¹². L'étranger, humain mais inconnu, renvoie à la dimension de l'Autre absolu.

Même si ce n'est pas exclusif, le souvenir de 1815 s'ordonne donc autour de la double figure du Cosaque et du Prussien, comme en témoigne, par exemple, Ernest Lavisse dans ses *Souvenirs* publiés en 1912¹³. Il se maintient aussi, indirectement, en creux, dans la mémoire de la geste napoléonienne, très populaire dans la première moitié du XIX^e siècle, période au cours de laquelle les vétérans jouent un rôle important. Il perdure sous le Second Empire grâce à la création de la médaille de Sainte-Hélène en 1857, exemple de « politique de mémoire »¹⁴. Cette médaille devait être remise à tous ceux qui, de nationalité française ou étrangère, avaient combattu sous la

9. Cf. Laurent Dornel, *La France hostile. Histoire de la xénophobie en France au XIX^e siècle (1815-1914)*, Thèse EHESS, 3 vol., Paris, 2001 (chapitre 12 : « L'Ennemi »)

10. *Chansons*, t.2, nouvelle édition de 1826 : « Le Chant du Cosaque ».

11. J. Hantraye, *op.cit.*, p. 222.

12. *De la violence*, II, Paris, 1989.

13. Réédités en 1988 chez Calmann-Lévy, avec une préface de Jacques et Mona Ozouf.

14. Sudhir Hazareesingh, « La légende napoléonienne sous le Second Empire : les médaillés de Sainte-Hélène et la fête du 15 août », *Revue Historique*, 2003/3, n°627, p.543-566.

bannière tricolore pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, ce qui montre que la figure de l'ennemi ne se confond pas nécessairement avec celle de l'étranger. Sur 1,1 million d'hommes rentrés dans leurs foyers en 1815, près de 400 000 étaient toujours en vie en 1857, et donc appelés à recevoir la médaille de Sainte-Hélène. Cette mémoire privilégie naturellement les moments glorieux de la geste napoléonienne ; mais elle ne saurait occulter totalement le souvenir des occupations : dans le creux des victoires, le souvenir de la défaite est bien là.

Parallèlement, on observe que, dans la mémoire collective, la mémoire du Prussien s'est peu à peu surimposée, substituée à celle du Cosaque, à la manière d'un palimpseste. En effet, l'occupation de 1815 a suscité « un sentiment de haine tout à fait explicite contre l'occupant et répandu dans de larges couches de la population », un sentiment qui a participé à la « genèse en France d'un sentiment national irréductible »¹⁵. Or la haine contre les ennemis venus d'outre-Rhin fut ressentie et attestée par les Prussiens eux-mêmes, comme en témoignent maints épisodes et écrits. Cette violence des sentiments antiprussiens explique que, dans l'imaginaire collectif, les Cosaques aient été remplacés par les Prussiens, perçus comme plus brutaux, plus violents que les premiers.

Mais la haine envers les Prussiens est d'autant plus marquée chez les Français que ces derniers ressentent, de la part des premiers, une haine très forte. En effet, du côté prussien, l'invasion de la France constitue le prolongement des guerres de Libération¹⁶. Nombre de Prussiens (mais aussi d'Autrichiens) font ainsi la guerre par haine nationale, par esprit de vengeance, ce qui n'est pas le cas des Russes, qui avaient pourtant de bonnes raisons de se plaindre de l'invasion de 1812. Les haines se nourrissent mutuellement et s'ancrent dans la durée. Le rapport à l'ennemi est certes un rapport agonistique, mais il est aussi un rapport spéculaire.

Ainsi, une mémoire de l'ennemi – où peuvent encore se confondre le Cosaque et le Prussien – s'est maintenue au cours des décennies qui ont suivi les occupations de 1815-1818, et a parfois été réactivée à l'occasion d'épisodes de tensions comme la crise rhénane de 1840 ou la bataille de Sadowa en 1866. Une mémoire savante, mais sans doute aussi populaire, plus orale, extrêmement difficile à mettre à jour, d'autant qu'elle n'est pas encore unifiée.

Une mémoire encore floue et non unifiée

En effet, le Prussien est loin de constituer la figure unique de l'ennemi. L'anglophobie reste vivace tout au long du XIX^e siècle. Annie Crépin¹⁷ rappelle qu'au

¹⁵ Michael Jeisman, *La patrie de l'ennemi. La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918*, Paris, 1997. Voir aussi Klaus Rudolf Wenger, *Preussen in der öffentlichen Meinung Frankreichs 1815-1870. Politische Aspekte des französischen Preussenbildes ; ein Beitrag zur historischen Analyse nationaler Urteilsklischees*, Göttingen, 1979, un ouvrage dont Pierre Ayçoberry a rendu compte dans *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1984, vol.39, n°6, p.1234-1237.

¹⁶ Les Prussiens furent très marqués par les défaites de leur armée en 1806-1807 et par le traité de Tilsit. Les exactions prussiennes en France (Château de Saint-Cloud par exemple) sont des réponses à celles de Napoléon à Berlin (J. Hantraye, *op.cit.*, p.27 à 31).

¹⁷ *Défendre la France. Les Français, la guerre et le service militaire, de la guerre de Sept Ans à Verdun*, Rennes, 2005 (voir le chapitre « Conscription et peuple »).

moment de la guerre de Crimée, « les classes populaires ne distinguent pas toujours, parmi les vainqueurs de 1814-1815, l'ancien ennemi du nouvel allié ». Elle cite ce rapport du procureur impérial auprès de la cour de Toulouse signalant en 1854 que « la vraie guerre pour les masses, celle qu'elles comprendraient mieux, c'est la guerre continentale, elles s'étonnent même de nous voir alliés avec les Anglais qu'elles ne séparent pas bien du Russe lorsqu'on leur parle d'ennemis ». Une autre source informe sur le souvenir encore vivace en 1859 de l'occupation des Autrichiens en 1814-15 dans le ressort de Besançon. La mémoire de l'ennemi n'est donc pas encore unifiée, loin s'en faut. C'est une mémoire fractionnée, donc incertaine, labile.

Par ailleurs, cette mémoire n'apparaît pas socialement partagée. D'abord, elle concerne avant tout les régions qui ont subi l'occupation de 1815. Ensuite, elle est davantage entretenue dans les milieux populaires au contact des dizaines de milliers d'ouvriers allemands présents en France. On compte en effet près de 100 000 Allemands en 1840, et près de 170 000 à la veille de la Révolution de 1848 : les conflits ne sont pas rares, comme en témoignent les rixes qui éclatent à plusieurs reprises¹⁸ et surtout les violences qui conduisent en 1848 au départ massif des ouvriers allemands installés à Paris. En revanche, les classes moyennes et supérieures ne manifestent pas d'hostilité particulière envers les Allemands. Cela s'explique peut-être par le fait que l'Allemagne n'est toujours qu'une « expression géographique », mais surtout qu'elle bénéficie d'une image encore très positive, celle diffusée par Mme de Staël¹⁹ puis le romantisme. Une image positive qui se maintient par exemple dans la presse. Ainsi, lorsque *L'Écho de Marseille* lance en octobre 1867 une série d'enquêtes sur les colonies étrangères de la cité phocéenne, l'article concernant la colonie allemande véhicule des stéréotypes élogieux :

« Le soir [...] on entendait [*dans le quartier Mementi*] des voix allemandes chanter des airs nationaux et interpréter les morceaux des grands maîtres. Quelquefois les sons d'un instrument de musique venaient frapper agréablement l'oreille et transportaient l'âme sur les bords enchanteurs des sombres forêts d'Allemagne »²⁰.

Paradoxalement, on est frappé de la rapidité avec laquelle, dès les premiers bruits de guerre, l'image du Prussien se dégrade. Toutefois, c'est moins l'image du Prussien que les stratégies mémorielles mises en place à partir de 1870 qui sont au cœur de notre analyse. Dans l'élaboration d'une mémoire unifiée de l'ennemi, 1870 apparaît alors comme une étape décisive, même si la partition mémorielle n'est pas totalement originale.

LES STRATEGIES MEMORIELLES APRES 1870

Le réveil d'une mémoire ancienne

18. 1819, 1830, 1837, 1839, 1842, 1848. Cf. L.Dornel, *op.cit.*

19. Mme de Staël dans *De l'Allemagne* (1810) consacre un chapitre (XVI) à la Prusse. Elle y vante notamment « l'esprit de méthode » et « la droiture de cœur » des Prussiens, et fait de la Prusse (et des pays du Nord qui l'entourent) « la patrie de la pensée ».

20. *L'Écho de Marseille*, 16 novembre 1867.

Pour la France comme pour l'Allemagne, on considère généralement la guerre franco-prussienne comme le début d'une ère nouvelle. Mais pour les contemporains, souvent, cette guerre de 1870 réveille la mémoire des exactions commises au début de la Restauration²¹. Dès les débuts de la guerre, la référence à 1815, voire à 1792, est très fréquente, comme en témoigne cette anecdote rapportée par Victor Hugo dans les *Carnets de la guerre et de la commune*. Le 30 août 1871, il se rend à Thionville et note :

« J'ai vu cette ville que mon père a défendue en 1814 et 1815, et qu'on n'a pas prise. Elle est prise aujourd'hui. [en arrivant à la mairie] j'ai demandé : quelqu'un pourrait-il m'indiquer la maison où a logé en 1814 et 1815 le général qui a défendu Thionville ? Un vieillard, le maire, m'a dit : le général Hugo ? J'ai répondu : Oui. [Un des membres du conseil municipal] s'est écrié : Si nous avions eu en 1870 l'homme que nous avons en 1814, Thionville ne serait pas aujourd'hui prussienne ! »²².

Cette réactivation des souvenirs de l'Empire se lit aussi dans un certain nombre de publications à partir de l'été 1870, qui font référence aux guerres du début du siècle, et font apparaître « celle qui est menée contre la Prusse comme l'accomplissement d'une mission nationale »²³. Au lendemain de la défaite, et de l'occupation, une mémoire de l'ennemi prussien s'élabore, qui combine des éléments anciens avec d'autres, plus nouveaux. Comment cette mémoire en construction se structure-t-elle et se recompose-t-elle ?

Les métamorphoses de la mémoire

Le premier effet de la guerre est de faire disparaître la perception romantique de l'Allemagne. Comme l'écrit Paul Melon – prolifique polygraphe de la fin du XIX^e siècle – « aujourd'hui, l'Allemand légendaire, celui des Gretchen et des rêveries sentimentales, n'existe plus que sur les rayons de nos bibliothèques ; à sa place, nous en avons un autre, à la fois sectateur des idées de la lutte pour l'existence et client de la foire aux vanités »²⁴.

Le second effet est d'unifier les représentations de l'ennemi. Effacées – ou presque – les distinctions entre les Prussiens, les Badois, les Bavares, les Luxembourgeois, etc. Il n'y a plus désormais que des Prussiens²⁵. Autrement dit, le conflit, aboutissement du processus unitaire allemand, réalise aussi une unification des perceptions : l'ennemi majeur, c'est le Prussien ou l'Allemand, auquel, dès la fin de l'automne 1870, on prête des traits sanguinaires. Cette unification permet une sorte de transfert des représentations : les traits du Cosaque ou de l'Anglais sont désormais réunis dans la figure du Prussien, même si l'anglophobie ne disparaît pas comme en témoigne notamment l'épisode de Fachoda. Au Cosaque furieux, s'est substitué le uhlan effrayant²⁶, celui dont la vue permet de prédire l'arrivée massive des ennemis... En

21. S. Audoin-Rouzeau, *op.cit.*, p. 25-26.

22. *Œuvres complètes*, Paris, 2002, p.1178-1179.

23. *Ibid.*, p.170-171.

24. *Les Allemands en Alsace-Lorraine. Impressions de voyage*, Paris, 1887, p.10.

25. S. Audoin-Rouzeau, *op.cit.*, p. 272 et 321-322.

26. Voir l'analyse d'un certain nombre de caricatures représentant des uhlan (« Le Uhlans et la

septembre 1911, l'affolement parcourt la région de Lunéville raison d'une rumeur faisant état de la présence d'une vingtaine de uhlans. La rumeur, signalée par le sous-préfet de Lunéville au préfet de Nancy, est relayée par la presse, notamment par *L'Eclair de l'Est*. Elle provoque une petite panique évoquée par le commissaire central de Nancy : « le public de Nancy, tout en restant calme, a eu cependant un moment de surprise qui s'est traduit dans les banques par une demande inaccoutumée d'échanges de billets de banque contre de l'or »²⁷.

La mémoire de l'ennemi de 1870, qui reprend et synthétise donc les autres mémoires, se construit en outre plus que jamais sur le mode spéculaire. D'une certaine manière, pour nombre de Français, la haine contre le Prussien n'est jamais, au fond, que le reflet de la haine de ce dernier pour les Français. Du côté Prussien, comme en 1815, la guerre, si elle est une réponse à la déclaration belliqueuse de Napoléon III, correspond aussi à un désir de vengeance que les occupations de 1815-1818 n'ont pas entièrement satisfait. La peur des francs-tireurs et des actes de bravoure isolés justifie une dureté impitoyable envers les populations civiles, parfois prises en otage par les chefs prussiens.

Les systèmes de représentation de l'ennemi se répondent et se nourrissent mutuellement, de part et d'autre du Rhin. La prussophobie est à la mesure de la gallophobie. De très nombreux textes présentent même la guerre de 1870 comme le résultat d'une stratégie politique délibérée de la Prusse depuis 1815. Un exemple suffira à rappeler ce qui devient un *topos* dans les années 1880 :

« Pendant que nous chantions des hymnes à la paix et à la fraternité universelle, on entonnait là-bas des chants de guerre, on élevait les jeunes générations dans la haine du nom français »²⁸.

Ce que Paul Melon écrit ici, on le retrouve partout dans le « discours social »²⁹ de l'époque³⁰. L'idée, très largement partagée, c'est que la France en 1870 fut en réalité la victime de la Prusse. Cette victimisation de la France justifie la détestation quasi officielle du Prussien : on a d'autant plus raison de détester cet ennemi qu'il a commencé à se conduire comme tel *avant* la guerre même, qu'il s'est lui-même défini comme notre propre ennemi³¹. Au milieu des années 1880, au moment du boulangisme, la presse française rapporte complaisamment les visées hostiles de l'Allemagne, comme pour faire vivre cette mémoire antifrançaise des Prussiens. Les archives de Meurthe-et-Moselle témoignent aussi de cela : fin 1886 et début 1887, les commissaires spéciaux de

paysanne » de 1872 par exemple) dans Ouriel Reschef, *Guerres, mythes et caricatures*, Paris, 1984.

27. Archives Départementales de Meurthe-et-Moselle, 4M219, Rapports franco-allemands (1871-1922).

28. *Op.cit.*, p.12.

29. Sur la notion de discours social, voir Marc Angenot, « Pour une théorie du discours social : problématique d'une recherche en cours », *Littérature*, n°70, mai 1988, pp. 82-98. Pour une mise en pratique concrète, du même, *Ce que l'on dit des Juifs en 1889. Antisémisme et discours social*, Paris, 1989.

30. Voir en particulier Claude Digeon, *La crise allemande de la pensée française (1871-1914)*, Paris, 1959.

31. Ce fonctionnement ne se limite pas aux Prussiens. En 1893, au lendemain des événements sanglants d'Aigues-Mortes, *Le Petit Provençal* estime que la gallophobie omniprésente en Italie est responsable de l'exaspération contre les Italiens vivant en France et de la dégradation des relations entre ouvriers français et italiens (voir par exemple le numéro du 24 août).

police d'Igny-Avrécourt et de Pagny-sur-Moselle (Schnaebelé) se font l'écho de bruits persistants circulant en Allemagne à propos d'une guerre contre la France³².

Mais le miroir, c'est aussi ce qui renvoie une image inversée. Après 1870, le discours social témoigne de cette construction inversée des identités. L'Allemand est brutal, balourd, grossier, tout comme l'est son art. Le Metz prussien édifié après 1870 (la gare notamment) a longtemps été considéré comme l'expression de la lourdeur et du mauvais goût ontologiques des Allemands. Pour Paul Melon, les Allemands ont certes pour eux « la volonté, l'application au travail, la méthode rigoureuse, la science du détail ». Mais « l'Allemand n'a pas, comme le Français en général, ces goûts de grand seigneur et d'homme du monde éclairé », il est « dépourvu de cette finesse d'esprit, de cette délicatesse de sentiment, de ce tact qui sont indispensables à la conduite des hommes »³³.

Il n'y a rien d'original dans ce texte : ces stéréotypes, qui fonctionnent selon une « polarisation axiologique sans nuance »³⁴, sont très répandus. Les romans de Barrès, comme *Colette Baudoche*, en témoignent. Cet effet de miroir peut produire à l'occasion une sorte de fascination malheureuse, comme chez Ernest Renan qui, dans la *Réforme intellectuelle et morale* (1871) propose, pour sortir la France de l'ornière où elle est tombée, de s'inspirer des réformes conduites par la Prusse au lendemain de sa cuisante défaite contre Napoléon.

Une anthropologie de la mémoire

La mémoire du Prussien, dès lors, absorbe au moins deux systèmes de représentation, ce qui contribue à l'ancrer davantage dans l'imaginaire national. D'abord, le Prussien est placé au cœur de ce que j'ai appelé le « système xénophobe », qui se constitue à partir des années 1880³⁵. La xénophobie savante comme populaire fait de l'Allemand, sous les traits du Prussien, l'ennemi par excellence, l'incarnation même de l'étranger, un autre radical, inassimilable, parce qu'il est en grande partie l'envers exact du national. Cette radicalisation de la figure du Prussien comme figure de l'autre, permet de comprendre la jonction des mémoires qui s'effectue parfois. En effet, le Prussien, c'est aussi le Juif. Au début de l'année 1893, *L'Intransigeant*, feuille du matin fondée par Henri Rochefort, et qui tire jusqu'à 10 000 exemplaires, poursuit sa violente campagne à la fois anti-allemande et anti-juive : il stigmatise les « youtres austro-prussiens »³⁶, Juifs et « tudesques » étant en fin de compte confondus. Un autre journal, *Le Peuple*, « socialiste indépendant paraissant tous les jeudis », attaque en février 1895 le préfet de Lyon, un certain Kohn, au prétexte qu'il est « youtre d'allure et de nom prussien »³⁷. Ce rapprochement, voire cette assimilation entre Juif et Allemand trouve sa pleine expression au moment de l'affaire Dreyfus.

32. Arch.dép. de Meurthe-et-Moselle, 4M200 (Esprit public) et 4M22 (Allemagne. Esprit public et fausses nouvelles, 1872-1913).

33. *Op.cit.*, p. 13.

34. Marc Angenot, « Le roman populaire revanchard », dans *Le roman populaire. Recherches en paralittérature*, Québec, 1975, p. 89-101.

35. *La France hostile, op.cit.*, 2004.

36. 21 janvier 1893, « Les Allemands de Paris », par Henri Rochefort.

37. Archives nationales, BB18 2026.

Mais le processus de construction mémorielle va au-delà de cette assimilation : l'affrontement entre l'Allemagne-Prusse et la France s'enracine dans une mémoire beaucoup plus ancienne, celle des races. Au-delà du conflit entre ces deux pays, il s'agit d'une véritable lutte des races. Le racialisme historique qui eut avec Augustin Thierry un grand succès est réactivé et actualisé au lendemain de la défaite de 1870³⁸. La polarisation axiologique et la structuration spéculaire de la mémoire de l'ennemi s'intègrent dans une conception de l'histoire vue comme la lutte entre les Latins et les Germains, appelés aussi Teutons. On a là un autre *topos*, qui, pendant les années 1880-1890, fait les beaux jours d'une partie de la presse française et de la littérature populaire et nationaliste.

Pour Barrès, « le flot de 1870 » a humilié « la civilisation romaine » ; « nous attendons que notre sol boive le flot germain et fasse réapparaître son inaltérable fond celte, romain, français, c'est-à-dire notre spiritualité »³⁹. Deux ans plus tard, dans une sorte de postface à *Colette Baudoche*, il écrit : « il nous semble voir flotter au-dessus de l'Alsacien-Lorrain le génie de Rome et celui de la Gaule, Vercingétorix et César »⁴⁰.

En réalité, la mémoire de l'ennemi prussien est rattachée à celle des « invasions barbares ». La thématique de l'invasion ouvre alors la voie à l'animalisation des Allemands, c'est-à-dire à leur déshumanisation. Début juin 1888, dans un article du *Petit Provençal*, il est question des « reptiles berlinois ». Les Allemands peuvent aussi être comparés à des insectes, qui « pullulent »⁴¹. Le même journal s'impatiente : « qu'attend-on en France pour chasser la vermine allemande ? »⁴². Rochefort insiste quant à lui sur les « hordes prussiennes »⁴³. On retrouve là le processus de déshumanisation analysé par Françoise Héritier⁴⁴.

Cette mémoire en pleine métamorphose se charge par ailleurs d'expériences sensorielles. Barrès, racontant ses souvenirs de l'été 1870 à son fils Philippe, écrit : « le surlendemain [de la retraite sur Châlons-sur-Marne], à huit heures du soir, dans l'ombre, apparurent cinq uhlands, qui chevauchaient, le revolver au poing. Ils précédaient la puissante nappe des vainqueurs, dont l'odeur immonde de graisse, de cuir, de chicorée, m'est aujourd'hui encore présente »⁴⁵. La mémoire de l'ennemi est physique, olfactive dans le cas de Barrès, mais géographique aussi : elle s'inscrit dans la mémoire des lieux, dans le souvenir des noms, à la manière proustienne. Phalsbourg, Bitche, Paris (sièges), Mars-la-Tour, Gravelotte, Sedan, Metz, Alsace-Lorraine, Strasbourg, ces noms, comme des dizaines d'autres, portent la trace de l'ennemi. Ici la mémoire des lieux, de plus en

38. Sur ce point voir Carole Reynaud-Paligot, *La République raciale : paradigme racial et idéologie républicaine, 1860-1930*, Paris, 2006 et Patrick Garcia, « Les régimes d'historicité : un outil pour les historiens ? Une étude de cas : la "guerre des races" », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 25-2002, p.43-56.

39. *Alsace-Lorraine, op.cit.*, p.55-56.

40. *Op.cit.*, p.228.

41. « Les Allemands chez nous », *L'Intransigeant*, 4 janvier 1889.

42. « Imposez l'Allemand ! », 10 janvier 1893.

43. « L'Europe aux juifs », *L'Intransigeant*, 23 février 1893.

44. *De la violence, II*, O. Jacob, 1989, « Les matrices de l'intolérance et de la violence ».

45. *Les Amitiés françaises. Notes sur l'acquisition par un petit Lorrain des sentiments qui donnent un prix à la vie*, Paris, 1909, 189 p.

plus entretenue⁴⁶ fait de ces derniers de véritables lieux de mémoire.

Ainsi, la mémoire de l'ennemi est radicalisée, augmentée d'autres strates, présentée en fait comme une mémoire qui défie le temps humain parce qu'elle plonge dans les racines quasi primitives de l'Europe. Mais bientôt, cette construction mémorielle mobilise d'autres stratégies axées notamment sur la mise en scène et en récit du souvenir de 1870, et débouche sur une véritable politique de mémoire.

Mise en scène du souvenir et politique de mémoire

Le thème de la Revanche, le souvenir entretenu par l'école républicaine des provinces perdues, les innombrables associations et ligues patriotiques, tout cela, de manière générale, contribue à faire vivre la mémoire de l'ennemi prussien⁴⁷. De leur côté, la presse et littérature contribuent à nationaliser la mémoire de l'ennemi comme à entretenir et diffuser celle de 1870. Parmi de nombreux exemples possibles, voici Jules Verne qui, dans *Les 500 millions de la Bégum* (1879), oppose, dans un combat de civilisation, France-Ville et Stahlstadt. Ou encore, dans un registre très différent, Léon Bloy, dont les trente « contes militaires » hallucinés qui constituent *Sueur de sang* sont tous consacrés à la guerre de 1870⁴⁸. La barbarie des Prussiens y justifie celle qui s'exerce contre eux, et les massacres se répondent symétriquement, dans des ténèbres qui annoncent celles du *Tombeau* de Pierre Guyotat⁴⁹.

Cette mémoire de l'ennemi passe aussi par une politique du souvenir des morts français, politique moins étudiée que celle qui se développe après 1918, sans doute parce qu'elle fut vive essentiellement dans les régions où s'étaient déroulés les combats. Une politique en réalité ambiguë, rarement lancée par l'État⁵⁰, mais le plus souvent par des acteurs locaux comme le montre une immersion dans les archives de Meurthe-et-Moselle⁵¹ et qui se manifeste de diverses manières : érection de monuments à la mémoire des soldats français (on en inaugure encore en 1912 à Baccarat et à Longwy) ; fêtes commémoratives, comme celle qui se tient chaque année à Mars-la-Tour dès 1872 ; fêtes des vétérans (entre 1899 et 1902, celles de Blainville, Saint-Nicolas-de-Poret, Longwy, Pont-à-Mousson attirent une foule importante) ; création d'associations de vétérans comme la « Société des vétérans des armées de terre et de mer 1870-1871 ». Cette dernière, la plus importante sans doute, est fondée en 1893 et approuvée par décret ministériel du 28 avril 1906. Possédant son organe de presse (*Le Vétérans*), elle compte en 1905 plus de 282 000 adhérents, dont 137 000 survivants de 1870-1871⁵².

46. Notamment par l'école. Cf. Jacques et Mona Ozouf, « Le Tour de la France par deux enfants. Le petit livre rouge de la République », in Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, I, La République, Paris, 1984.

47. Sur ce point, voir notamment Bertrand Joly, « Le souvenir de 1870 et la place de la Revanche », in Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, 2004, p.109-124.

48. Contes publiés originellement en 1892-1894 dans le *Gil Blas*. Parmi les plus terribles, « Les vingt-quatre oreilles de Gueule-de-Bois », « Une épouvantable huissier », ou encore « La cour des miracles ».

49. *Tombeau pour cinq cent mille soldats, sept chants*, Paris, 1967.

50. Bénédicte Grailles, « Gloria Victis : Vétérans de la guerre de 1870-1871 et reconnaissance nationale », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n°30, 2005, p.2-11.

51. Arch. dép. Meurthe-et-Moselle : 1M663 (Fêtes publiques), 1M670 (Inaugurations).

52. Bénédicte Grailles, *art. cit.*, p.6.

Ces commémorations ne font quasiment jamais référence aux Allemands-Prussiens, à plus forte raison ne s'accompagnent que très rarement de déclarations anti-prussiennes, le plus souvent à cause du respect dû aux morts, quelle que soit leur nationalité. Mais elles contribuent à entretenir, indirectement, la mémoire de l'ennemi prussien. La devise de la Société des vétérans des armées de terre et de mer : « Oublier ?...Jamais !... » postule que le silence est aussi une forme de mémoire. Il est aussi une forme de refoulement qui renforce finalement la mémoire de l'ennemi, mais en temps de paix. Une mémoire que l'on sent désormais vraiment partagée au plan national, même si, comme l'a souligné Eugen Weber, 30 à 40% des conscrits ignorent encore, une trentaine d'années après, l'existence de la guerre de 1870 et la perte de l'Alsace-Lorraine⁵³.

Au total, on assiste donc à des transferts et des partages mémoriels, à une véritable diffraction sociale de la mémoire. C'est une mémoire vive, dont le partage peut être observé plus précisément dans l'usage de l'injure⁵⁴, les pratiques ou les résistances religieuses⁵⁵, ou encore les relations ouvrières en Meurthe-et-Moselle notamment⁵⁶. Dans ce dernier cas, l'Allemand incarne aussi la figure de l'ennemi économique. Les bribes de la parole ouvrière conservées par les archives attestent un profond sentiment antiprussien ou antiallemand, particulièrement dans les régions occupées en 1870, mais pas seulement. La presse témoigne également des sentiments germanophobes des milieux ouvriers. *Le Petit Provençal*, journal populaire réunissant toutes les tendances socialistes, est sans doute assez représentatif de cet état d'esprit. A plusieurs reprises, des éditoriaux s'en prennent aux Français qui emploient des étrangers, et surtout des « Allemands », des « Germains ». Cette prégnance des sentiments anti-allemands chez les ouvriers est probablement le résultat de la poussée nationaliste dont le boulangisme fut alors l'expression ; mais on peut aussi faire l'hypothèse qu'elle atteste d'une forme de mémoire populaire et ouvrière de l'ennemi. Tout cela est repris et amplifié par la presse nationale comme locale, un des principaux artisans de la fabrication et de la diffusion de la germanophobie, laquelle apparaît comme l'expression sans doute la plus radicale de l'intense xénophobie qui règne en France des années 1880 à l'aube du XX^e siècle.

La présence parfois obsessionnelle de l'ennemi prussien n'a pourtant pas empêché le maintien, en France, d'une fascination pour l'Allemagne⁵⁷ : le « modèle allemand » devient l'objet des méditations nationales tandis que la comparaison avec l'Allemagne devient un lieu commun et le séjour dans les universités allemandes, déjà encouragé par

53. *La fin des terroirs : la modernisation de la France rurale (1870-1914)*, Paris, 1988.

54. Cf. Laurent Dornel, « L'insulte xénophobe en France au XIX^e siècle », dans *L'Insulte (en) politique. Europe et Amérique latine du XIX^e siècle à nos jours*, sous la direction de Th. Bouchet, M. Leggett, J. Vigneux et G. Verdo, Dijon, 2005, p.111-120.

55. En Meurthe-et-Moselle, les cérémonies ou les fêtes religieuses sont l'occasion de manifester plus ou moins explicitement l'hostilité aux Allemands. Voir les nombreuses affaires de ce type dans les archives départementales, notamment sous la cote 8R 53-55 (« Occupation allemande »).

56. Pour la Meurthe-et-Moselle, on recense au moins une vingtaine de rixes entre ouvriers français et ouvriers allemands entre la fin des années 1880 et 1905 (4M219, rapports franco-allemands : dossier « incidents individuels, notamment rixes entre ouvriers français et allemands »).

57. Cf. C. Digeon, *op.cit.*

Victor Duruy, une étape indispensable du cursus des plus brillants étudiants français (Ernest Lavisse, Gabriel Monod, Charles Seignobos, Camille Jullian) pour s'en tenir aux seuls historiens. Il s'agit de rivaliser avec la science germanique, la science historique en l'occurrence. Il faudrait toutefois nuancer notre propos et souligner que, dans les classes populaires notamment, il se trouva un ennemi « pire » encore que le Prussien : l'Italien. En effet, la violence ouvrière qui se déchaîne contre les Italiens est bien plus terrible que celle qui s'abat ponctuellement contre les ouvriers allemands⁵⁸, nettement moins nombreux (autour de 100 000 dans les années 1900) que les travailleurs italiens. Pour autant, cela n'invalide pas la réalité ni la force⁵⁹ d'une mémoire spécifique et durable du Prussien, en qui se réunissent d'autres mémoires, notamment celle du Cosaque et celle du Teuton. Une mémoire palimpseste tissée de fils historiques, quasi anthropologique, éminemment spéculaire et infiniment complexe. Une mémoire sans cesse recomposée et transformée qui participe activement à la construction de la France républicaine et qui fait de l'ennemi allemand un ennemi nécessaire. Une mémoire partagée aussi, dans tous les milieux sociaux, comme diffractée, présente chez tous ceux, écrivains, dessinateurs, savants, politiques, ouvriers, etc., qui participent à la production d'une représentation de l'Allemand-Prussien. Une mémoire, enfin, qui joue sans doute un rôle non négligeable dans la résistance et le consentement des soldats français de la Première Guerre mondiale, et qui finit par être à son tour absorbée dans une nouvelle construction mémorielle, celle du Boche.

58. Cf. L. Dornel, *La France hostile* (2004), *op.cit.* et Gérard Noiriel, *Le massacre des Italiens. Aigues-Mortes, 17 août 1893*, Paris, 2010.

59. Sur la notion de « mémoire forte », cf. Enzo Traverso, *Le passé, modes d'emploi. Histoire, mémoire, politique*, Paris, 2005.